

Angélique Kidjo réinterprète «Remain in Light», des Talking Heads, album phare de la musique américaine sorti en 1980. Entretien avec une femme engagée, qui donne deux concerts en Suisse romande.

«Je veux ramener le rock'n'roll en Afrique»

YANN ZITOUNI

Angélique Kidjo doit avoir à peu près 25 ans. On ne parle pas ici de l'âge qu'indique son passeport, plutôt de son énergie, de son élocution, de sa détermination. C'est l'enthousiasme avec lequel elle défend ses convictions qui donne le sentiment qu'elle restera éternellement une jeune femme dont le regard essaie de dévorer l'avenir. Choisie comme ambassadrice par l'Unicef, fréquemment citée parmi les personnalités les plus influentes en Afrique, Angélique Kidjo a chanté dimanche dernier, le 11 novembre, devant plusieurs dizaines de leaders politiques et de chefs d'État réunis à Paris pour les célébrations de l'armistice de la Grande Guerre.

La semaine prochaine, c'est à Pully (VD) puis à Genève qu'elle présentera son dernier

album, sorti au début de l'été. Il s'appelle «Remain in Light» et consiste en une relecture intégrale d'un album homonyme publié en 1980 par un quatuor américain, les Talking Heads. «Dès l'instauration de la dictature au Bénin, en 1972, les médias ont été mis au service de la propagande et la jeunesse est devenue affamée de musique. Une dizaine d'années plus tard, lorsque j'arrive à Paris en tant qu'étudiante, j'absorbe toutes sortes de musiques. Un jour, durant un repas improvisé avec d'autres étudiants, j'entends la chanson «Once in a Lifetime». J'arrête aussitôt de manger et me mets à danser. Je ne connaissais pas cette chanson, on m'apprend que le



Devant les chefs d'État et personnalités politiques réunis sous l'arc de triomphe, à Paris, pour les 100 ans de la fin de la Grande Guerre, Angélique Kidjo chante «Blewu», un hommage aux troupes coloniales qui ont combattu en France.

AFP/Francois Mori, AFP/Mike Coppola



groupe s'appelle Talking Heads et l'une des personnes présentes me demande comment j'arrive à danser sur cette musique bien trop sophistiquée pour nous autres, les Africains.»

Au-delà de l'insulte, cette remarque a le mérite de souligner le trouble que le disque provoque en elle. Les Talking Heads sont alors quatre jeunes New-Yorkais blancs qui, en mal de renouveau artistique, décident de se tourner vers les polyrythmies africaines, vers le Nigérian Fela Kuti et ses hymnes fiévreux, vers une écriture imagée, voire surréaliste. À la parution de l'album, certains disent entendre la prédominance de musiques africaines, d'autres estiment que c'est un disque de rock'n'roll. C'est surtout l'une des œuvres fondatrices de ce qu'on n'appelle pas encore la world music et, dans l'Amérique de Reagan, c'est même un acte politique.

Un nouveau manifeste

En reprenant toutes les chansons de cet album, Angélique Kidjo dessine à son tour un nouveau manifeste et demande implicitement ce qui a changé depuis 1980. «En écoutant l'album des Talking Heads, j'ai remarqué une forme d'anxiété qui le traverse de part en part, caractéristique des années Reagan. Aujourd'hui, sous le règne de Trump, cette anxiété est revenue. Lors des fêtes de Thanksgiving qui ont suivi son élection, de nombreuses familles se sont déchirées. J'ai voulu répondre à cette anxiété par la résilience, la joie et la beauté africaines. En Afrique, malgré les problèmes, on voit toujours le côté positif des choses. C'est ce qui nous permet de rester humains alors que l'Histoire a voulu nous déshumaniser.»

Chanter, c'est s'investir pour un monde meilleur. Angélique Kidjo semble incapable d'envisager les choses autrement, elle qui s'engage depuis longtemps pour l'environnement ou le respect des femmes. Elle est notamment à l'origine du projet Amazones d'Afrique, une réunion de chanteuses africaines dont la tournée a marqué le Cully Jazz Festival en 2017. Elle a consacré une trilogie d'albums à la mise en valeur des racines africaines dans la musique américaine et tout ce qui concerne le dialogue historique et culturel entre l'Afrique et l'Amérique du Nord la passionne.

Dans les textes en apparence absurdes des Talking Heads, elle reconnaît le langage imagé et métaphorique de ses ancêtres. Elle explique que la première des *fake news* remonte aux débuts de l'esclavage. «On a fait croire qu'il est moralement possible d'exploiter l'Afrique et les Africains. Les puissances occidentales se sont construites sur ce mensonge institutionnalisé, et la musique a le pouvoir de déconstruire ce mensonge. Qu'on accepte de le reconnaître ou pas, si nous sommes *Homo sapiens*, alors nous sommes Africains.»

Angélique Kidjo soutient que la musique rassemble les hommes, indépendamment de leur langue, de leur couleur de peau et de leurs croyances. Si c'était vrai, notre planète serait l'endroit le plus paisible de la galaxie. Néanmoins, son enthousiasme l'emporte sur le plus ancré des scepticismes et, avec elle, on a envie de croire qu'on va vers le beau. Son charisme passe aussi par son franc-parler et son sens de la formule («Il faut pas croire qu'on est immobiles. Même quand est dans nos chaises, le monde vient à nous»). Elle est persuadée que les clivages culturels ne sont souvent que le résultat de nos propres erreurs et des faux pas de l'histoire, des ratés qu'on peut corriger. «Au Bénin, mes parents ont toujours été ouverts au reste du monde et toutes les musiques avaient une place chez nous. Mais lorsque le rock'n'roll est arrivé, avec son esthétique *sex and drugs and rock'n'roll*, ils ont décidé que ce n'était pas bon pour leurs enfants. Quand j'ai commencé à chanter, on me traitait de prostituée, et si un garçon voulait s'intéresser au rock'n'roll, sa famille lui disait qu'il tournerait mal et qu'aucune femme n'accepterait de

«On m'a demandé comment j'arrivais à danser sur la musique des Talking Heads, bien trop sophistiquée pour nous autres, les Africains»

Angélique Kidjo, chanteuse

l'épouser. Voilà pourquoi le rock'n'roll n'a jamais pu se développer en Afrique, à l'exception peut-être de l'Afrique du Sud. Aujourd'hui, en reprenant cet album des Talking Heads, je veux donner aux gens l'envie de découvrir les versions originales. Je veux ramener le rock'n'roll en Afrique», dit celle qui aurait voulu devenir avocate des droits de l'homme. «Après un trimestre d'études, l'un de mes professeurs m'a expliqué que, pour faire ce métier, il faut faire de la politique. Il faut parfois accepter que des innocents paient pour que les gouvernements ne soient pas tenus responsables de leurs fautes et de leurs exactions. Je lui ai dit «si c'est comme ça, moi je m'en vais». Et je suis partie. Aujourd'hui, d'une certaine façon, je suis avocate des droits de l'homme, mais j'ai trouvé une autre façon d'exercer ce métier.»



À ÉCOUTER

Album «*Remain in Light*», Angélique Kidjo. Elle sera en concert le 21 novembre, à l'Octogone, à Pully (VD), et le 23 novembre, au Théâtre du Léman, à Genève.

Une semaine, une chanson

Christophe Passer
Journaliste

«Hand in Hand»

PAUL MCCARTNEY
2018



Quand j'étais adolescent, c'était mon Beatles préféré. Parce qu'il avait l'air gentil, je crois, et qu'il semblait compter plus que les autres. Lennon m'agaçait plutôt, surtout après la fin du groupe, avec sa mièvrerie proto bobo et son numéro d'artiste contemporain au plumard avec Yoko. Ensuite, on m'a fait bien comprendre que le méchant, c'était Paulo. Le survivant a toujours tort, j'imagine, et Lennon était devenu une sorte de saint après sa mort. Il lui fallait son Judas, et ni Ringo ni George ne faisaient l'affaire.

McCartney a souvent raconté qu'il s'était réveillé un matin des sixties avec «Yesterday» dans la tête, seul vrai chef-d'œuvre que lui concédait Lennon. Cette simplicité de l'aube, façon directe de mélancolie: quelle merveille éternelle! C'est en entendant «Hand in Hand», ballade miracle au creux de son nouvel album, que j'y ai repensé. Elle a cette même manière de chanter parfaite, qui vous enrobe à la fois de bleu et de la force du sentiment. Plus j'écoute ce disque, sorti il y a quelques semaines, plus j'y trouve des lumières, une aura de bilan apaisé, des signes de la main qui ressembleraient aux leçons d'une existence. En 1965, «Yesterday» racontait une rupture, et cinquante-trois ans plus tard, Paul McCartney livre ce «Hand in Hand» comme pour y répondre par une chanson-déclaration, une promesse au piano, un serment offert, une histoire de cœur à remettre entre les mains de l'autre. Sa voix s'est recouverte d'un nostalgique grain du temps passé, une fragilité est venue l'obérer, mais c'est l'espérance encore. C'est peut-être la plus belle chanson de sa vie.